

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 41

Artikel: Dangereuse à courtiser
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181488>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Tout cela se fait avec un ordre et une propreté extrêmes. De jeunes filles font les paquets de *crouûtes au pot* après les avoir pescées, et des enfants tout noirs, semblables aux jeunes nègres des colonies, emplissent de grandes boîtes de poudre. Le propriétaire est parmi ses travailleurs, commandant, causant, riant, plaisantant.

Je sortis émerveillé de ma conversation avec ce modeste homme de génie qui est peut-être deux fois millionnaire.

« PRIVAT D'ANGLEMONT. »

Lettra sur l'espousechon dé Sion.

Mon boun oncllio Djan !

Yè on pou tardâ dé vo parlâ dé l'espousechon dé Sion. Mâ on lai étaï tôlamin imborbâ qu'in revengint i'étaivé to maffi.

Toparai, lai avai dai ball' et bounné tsousé, dai tserri, dai z'ersés, dai vassellet⁽¹⁾, quanqu'à dai dzèbè⁽²⁾ que lai avai.

Por cin que viré, iavaï dai tsai, dai tre dé Dze-néva, dai brego d'Ulon et dai moulin à vannâ de ne sè io.

Por cin que sé medzé, l'avion esposâ gros mè dé fromadzo que dé pan, et dai picé, vaidé-vo que faut on vouaindo polé verì, et que son pllie villié que lo canton dé Vaud.

Et dai truffé, dai cûdré, dai pommé, dai peré : a Diu mé rindo quinna raelliâhié ! Vo cognaité bin Ramet qu'étaï din la musica de Mordze : l'avai invouhî lè on mouè dé peré de la metsance et ma fâï l'a z'u on bio prix assebin. Lolai coso bin, kâ l'est on boun infant.

Adon por cin que sé baï, vo pouai dé comptâ que lé ge m'épeluivont ! Dai botollie dé rodze, dai botollie dé bllian, dau findin dau raffi, dau brantevin dé gratta-kiu ; tot cin qu'on hummo pâo démandâ et onna fêna assebin.

La tête voverivé, l'aiguié vo vegnaï à la botse, et s'on agotavé ? l'est adon qu'on sé letsivé lé potté ! vo z'araï frémâ que l'étaï dau fû que vo déchindai din la guergetta ! Vo lo dio sin mantéri cliaux vins valion trai iadzo mè que lo *quaranté sat*, que no bévechâ tsi Priot à Gollion.

L'amont bin lo bon vin per lè, ma se faut tot videré, ne lai a pas gros dé vegnolans. S'on va pai lé vegné, on trauvé onna grugne dé rodze, iena dé bllian ; iena qu'est passélahié l'autra pouâhié à bosson, quié : tot cin est bon po pekotâ, mâ po férâ daù cliliâ, parlâ-mé dai noutré.

Ne vo z'è pâ onco parlâ dai bêté ma vo saidé ; cin n'est pas tant me n'affière.

Yin avai dé ti lé carro é dé toté lé sorté, dai bâo, dai vatsé, dai tsevau, dai bourrisco, onna tchivra, que Sè-io onco ? Dai zavelié, dai....., enfin vo dio, lai avaï tôlamin dé bêté qu'on in trovavé quanquié din son llî.

Toparai lé on kiurieu-pahi que cè Valais, lé vatsé élé bourrisco, son proupré coumin dai zugnon, et se

vo z'alla din lé veladzo; quinna coffiâ! mon Diu quinna coffiâ !

A propou dé bourrisco, lai ia on monsu que m'a de, qu'on in trovavé que savant lierre ! Po cliaz'i quié lé assé dura à avalâ que s'on m'avai de que lé laivré corratâvont lé tsin, — ma que volliai-vo, lai a tant dé dzin lè que ne savont ni A ni B, lai a tant dé gagnou, dé tchoupin, que petêtre que l'on melliao tin d'eduquâ lé bourrisco que lé z'infants. Si la mouda in vegnai, cin faret bin l'asflère dai naî, que ne déemandâront pâ mi que de retorna in derrai.

Pourro muton vo z'araï bio féré.

A dé on vo tondra.

Voutron névâu,

L. C.

Dangereuse à courtiser.

Une certaine partie de nos lecteurs se représente que, quand on a fait le trajet de Genève à Bâle, ou à Saint-Gall, passé la Gemmi ou le Grimsel, et admiré les lacs de Brientz et de Thoune, on connaît la Suisse. A ce compte-là, il ne serait pas difficile d'arriver à l'unitarisme, car tout est vraiment stéréotypé sur le même modèle, dans les régions que nous venons d'indiquer. La Suisse change passablement de face, dans le Rheinthal, entre Rorschach et Coire. Nous ne prétendons nullement dire, que Coire n'est pas civilisé; mais il l'est d'une autre manière. On y trouve de forts parfums du bassin du Danube, et d'autres bouffées, non moins puissantes venant de l'Italie; puis enfin la nature grisonne est un type particulier. La Via-Mala, parcourue à pied, est tout une initiation. Plus on se rapproche du Val Misocco, et plus on se trouve dépayssé. Le canton du Tessin n'a plus rien qui ressemble à la Suisse des grandes lignes ferrées.

C'est dans cette contrée, que nous allons conduire nos lecteurs, et nous conseillons à ceux qui sont sujets au vertige, de se camper dans un fauteuil ou sur un canapé, pour lire notre récit.

Tout en bas de la carte, à droite, voyez-vous ce labyrinthe de montagnes, entre Poschiavo en Suisse, et Tirano en Italie? C'est là que nous allons nous transporter.

Une légère teinte d'un rose doré, passa d'abord, fugitive, sur la majestueuse cime du Rossegghorn. Elle s'y établit, puis descendit, peu à peu, sur les parois des rochers escarpés, puis sur la rivière s'échappant du glacier du colosse qui ferme comme la sentinelle avancée de l'extrême frontière du romantique pays des Grisons. De proche en proche la teinte rosée arriva dans le val agreste, pour annoncer aux habitants de ce coin reculé des Alpes, la naissance d'un jour de plus à vivre, à aimer, à craindre, à espérer.

Bientôt le soleil, se mit à regarder, du haut de la montagne, comme s'il eut été curieux de voir tout le mouvement, tous les désirs, toutes les passions que sa présence allait y réveiller. Il annonçait une magnifique journée de septembre, dans cette petite contrée où l'air tiède fait pressentir qu'on s'approche des splendides contrées du midi. En descendant sur le village de P..., le soleil suivit les gradations de l'aurore qui l'avait précédé, il s'arrêta d'abord sur la tour du château en ruines qui domine les demeures des hommes, et sembla, absorbé dans ses pensées, vouloir séjourner, un moment sur ces ruines grises, souvenir des anciens romains. Ce temps d'arrêt ne fut, du reste pas très long. Il frauchit les murailles grimaçantes, et, après s'être assuré que toutes les sommités, autour du Roseggorn, étaient illuminées, il descendit pour faire sa visite aux paisibles habitants de la magnifique vallée de Rosana. Il était nécessaire que le soleil se mêlat de ressusciter la vie dans le village de P..., car ses habitants, déjà à moitié Italiens, n'aiment pas à ouvrir, de trop bonne heure, leurs grands yeux noirs. Ils préfèrent se livrer aux douces rêveries du léger sommeil du matin.

Cependant, à l'extrémité du village, il y avait une petite maison, où l'on ne dormait plus. Le soleil y arrivait trop

¹ Des ruches.

² Des cages.

tard. Comme un de ces rayons allait lécher le mur blanchi à la chaux, une charmante tête passa par la fenêtre et regarda, d'un œil agaçant, au dehors. C'était une jeune paysanne de dix-huit ans. Elle pencha sa tête svelte et robuste en dehors, huma avec délices, les parfums du matin, et referma, lentement, la fenêtre. Peu d'instants après, elle parut sur la porte de la maison, coiffée d'un chapeau pointu, en feutre, et surmonté de plumes d'aigle, ses longues tresses descendaient à droite et à gauche, comme un cadre destiné à faire ressortir une figure enchanteresse.

Mais, un moment, cher lecteur, nous n'en sommes point à chanter *amore*, comme sur les rives de l'Arno. Notre jeune fille portait sur ses belles épaules, un fusil de chasse, à deux coups et parfaitement nettoyé. A côté du fusil, une gibecière de chasse. Et les mignons petits pieds de la belle enfant étaient chaussés de gros souliers ferrés, semblables, en tous points, à ceux que portent les chasseurs de chamois de l'Engadine. Sans la jupe, on eut pris la créature que nous venions de dépeindre, avec sa vigoureuse taille, sa figure pleine d'assurance et son regard ferme, pour un fils des Alpes. Et cela, malgré l'élégance de sa personne, l'agilité de ses mouvements, et la suavité de ses formes. Elle resta sur la porte, à attendre quelqu'un; puis la voix rude d'un homme, ne tarda pas à se faire entendre dans la cuisine.

— Ne te hâte pas tant, Annita, tu ne seras pas si alerte, ce soir, quand tu auras essuyé toutes les fatigues de la journée.

Tout en s'exprimant ainsi, celui qui venait de se faire entendre, sortit, à son tour, et vint rejoindre la jeune fille qui regardait, avec impatience, les sommités des montagnes.

Cet homme âgé d'une cinquantaine d'années, portait également le fusil de chasse et la gibecière. Il mérite une description spéciale. Son chapeau usé, par le soleil et les intempéries des Alpes, recouvrait des cheveux grisonnans et en désordre, ses traits hâlés étaient fortement prononcés. Des yeux d'un noir très foncé, se montraient derrière les sourcils extrêmement touffus, avec une expression de cruauté sauvage, calme et réfléchie, qui donnait, à sa figure allongée, une expression sinistre. Son corps trapu, d'une taille au-dessous de la moyenne, accusait une force musculaire peu commune. En tout cas, sa personne produisait une impression désagréable. Nous le désignerons sous le nom de Marco.

C'était, à la fois, le chasseur de chamois le plus renommé et le plus mal famé de la contrée. Depuis nombre d'années, il avait accaparé, en propriété exclusive, le droit de chasse, dans les gorges les plus sauvages des montagnes, à plusieurs lieues autour de sa demeure. Il ne souffrait pas que d'autres chasseurs vinssent dans son territoire, et s'il ne pouvait éviter la compagnie de quelqu'un se joignant à lui, il savait lui donner une botte secrète, qui le corrigeait, à jamais, du désir de s'aventurer encore avec lui. On se racontait, tout bas, entre gens du village, des histoires lugubres, dans lesquelles, la balle de Marco, habituée à ne jamais manquer son but, avait joué le principal rôle. Ces histoires qui inspiraient pour Marco une véritable terreur ne s'étaient jamais passées qu'à la chasse du chamois, dans les localités les plus sauvages, et sur des pointes presque inaccessibles. On se racontait que, dans sa maison, il avait un réduit, dans lequel il conservait les armes et les dépouilles, de ceux qui avaient payé, de leur vie, l'invasion du territoire qu'il s'était adjugé. Les montagnards, qui ne le connaissaient que trop bien, se confiaient, dans le tuyau de l'oreille que Marco dans ses excursions solitaires, avait fait un pacte avec le diable qui lui avait accordé trente vies d'hommes pour prix de son âme. Ces bruits étaient cause que personne ne se hasardait sur le territoire usurpé. Et quant aux habitants de la vallée, ils étaient si bien persuadés des relations de Marco avec les mauvais esprits, qu'ils l'excluaient de leurs tirs champêtres, convaincus qu'il avait, en sa possession des balles magiques.

Ce qui reste de positif, c'est que Marco, constamment occupé dans la solitude des montagnes où il exerçait son rude métier, était devenu lui-même sauvage. C'était une nature à part. Toute compagnie lui était antipathique. Il ne semblait aimer sur la terre que ses chamois et sa charmante fille Annita, seule en fait que sa défunte épouse lui eut laissé.

Aujourd'hui, il la menait, pour la première fois, avec lui à la chasse du chamois. Il semblait aimer cette fille avec le même esprit d'exclusivité jalouse qu'il avait pour ses parties de chasse, et il la gardait avec non moins d'anxiété. Avec cela, Marco était fort colérique, et dans ses accès qui allaient jusqu'à la démence, il se montrait capable des derniers excès. Il résidait dans ses Alpes comme un chef de clan Ecossais redouté. On racontait des choses étonnantes de sa temérité. Il s'accordait des temps en temps, disait-on, d'enlever d'un coup de feu, la pipe de la bouche des bucherons, sans blesser le fumeur, ni jamais manquer son coup. Tel était l'homme que nous voyons en train d'aller faire une excursion dans les Alpes voisines en compagnie de sa fille.

(A suivre.)

Nous lisons dans la *Gazette de Schwytz*:

« Qui ne connaît dans notre pays Abraham Wettstein, le marchand ambulant de Zurich, avec son crâne chauve, sa longue barbe grise flottante, Abraham Wettstein, qui ne prononce jamais une parole? Il est de nouveau parmi nous, semant autour de lui le bien pour les pauvres.

» Mais pourquoi ne parle-t-il pas? Voilà ce que se demandent bien des gens.

» Wettstein fut une fois un homme vif et gai comme ceux de son âge; il devint même amoureux; malheureusement sa langue fut un jour trop longue à l'occasion de la jeune fille à laquelle il s'était attaché, et celle-ci se tint suffisamment offensée pour lui refuser sa main.

» Alors Wettstein fit vœu que, si elle voulait lui pardonner, il garderait six ans le silence. Elle accepta cette rude pénitence; mais avant la fin de la quatrième année, elle-même mourut.

» Wettstein fut pris d'un tel chagrin qu'il ajouta à son premier serment celui de ne plus jamais parler jusqu'à la fin de sa vie, et depuis lors il s'est « tenu parole » avec une véritable volonté de fer. »

La livraison d'octobre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Bacon et l'antiquité, par M. Paul Stäpfer. — II. Une campagne. Nouvelle par M. F. Renz. (Suite et fin.) — III. Après la guerre. Journal d'un neutre. Fragments, par M. Eugène Rambert. (Seconde et dernière partie.) — IV. Les contes populaires du Danemark. — V. Un chef de la Commune. Episode du second siège de Paris. — VI. Chronique de Paris. Conditions nouvelles que fait à la littérature l'état de guerre renaissant. — Les derniers volumes de Sainte-Beuve. — Les mémoires inédits de Lamartine. — Un ouvrage sur la vie future. — *Les leçons du 18 mars*. — L'internationale. — VII. Chronique italienne. Avant-propos. — L'assemblée de Versailles et les Italiens. — M. Ruggiero Bonghi et la nouvelle *Antologia*. — L'ancienne *Antologia* et Jean-Pierre Vieusseux. — La *Rivista europea*. — Ugo Foscolo à Santa Croce. — La Venise vivante. — M. Alberto Errera. — Dante commenté par un gondolier. — Les morts : la princesse de Belgiojoso, Pietro Maestri, Tommaso Gar. — Le tunnel du Mont-Cenis. — BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — Vie de François Turrettini, théologien genevois, par E. de Budé. — Notre planète, par Jules Duval.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,
à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD-DELISLE.